

# **RUPTURE DANS LE MOUVEMENT SYNDICALISTE RÉvolutionnaire ET NAISSANCE DE L'ANAR-CHO-SYNDICALISME**

Malgré le mouvement de sympathie suscité par la révolution russe auprès du mouvement ouvrier international, les bolcheviks restaient isolés. La révolution allemande tant attendue, qui devait être le déclencheur d'une révolution européenne, n'eut pas lieu. Malgré la trahison de la social-démocratie pendant la guerre, le prolétariat allemand restait dans son immense majorité dans les organisations réformistes.

Les dirigeants russes caressèrent un temps l'espérance que la direction d'avant-guerre de la *Fédération syndicale internationale* soit chassée par les syndiqués radicalisés. Reconstituée en février 1919, la FSI resta pourtant dominée par les réformistes. Les pronostics des communistes russes sur la «*faillite*» des réformistes et sur la «*sanction*» que les masses ouvrières étaient censées leur infliger, se révélèrent totalement erronés: l'écrasante majorité des travailleurs demeuraient dans la sphère d'influence réformiste.

## **REFLUX DE LA RÉvolution MONDIALE**

Les autorités soviétiques constatèrent très rapidement que l'extension de la révolution à l'Europe avait échoué: désormais, la priorité absolue devait être d'assurer la préservation du régime mis en place par le coup d'État d'octobre 1917. Les autorités soviétiques comprprirent également que les partis communistes formés des éléments dissidents des partis socialistes qui se ralliaient à la Révolution russe, souvent par scission, et constitués pour une petite part de jeunes prolétaires enthousiastes mais sans expérience militante, et pour une grande part de petits bourgeois, d'éléments socialement hétéroclites, d'intellectuels, ne suffiraient pas pour constituer une force et qu'il faudrait rallier le noyau militant et expérimenté du mouvement ouvrier international, constitué dans presque tous les pays par les organisations syndicalistes révolutionnaires - au sein desquelles se trouvaient de nombreux anarchistes -, ou par les minorités syndicalistes révolutionnaires qui militaient dans les centrales syndicales réformistes.

Cela n'empêchait d'ailleurs pas les bolcheviks de réprimer férolement en Russie même, ces courants révolutionnaires dont ils réclamaient le soutien en dehors du pays: c'est précisément sur ce point que se fit le clivage tragique qui divisa le courant syndicaliste révolutionnaire, entre ceux qui soutenaient le régime malgré la répression qu'il exercit sur toute dissidence politique, et ceux qui, en raison de cette répression, refusaient de le soutenir.

## **UNE NOUVELLE INTERNATIONALE**

Les bolcheviks décidèrent de constituer une nouvelle internationale, la troisième, qui fut nommée «*Internationale communiste*» (ou *Komintern*), fondée en mars 1919, dont la fonction était de rallier les partis politiques qui décidaient de soutenir la révolution en Russie.

Le double constat de la faiblesse des partis communistes constituant l'IC, et par conséquent de la faiblesse de l'IC elle-même; et de la puissance du courant syndicaliste révolutionnaire international, aboutit à la conclusion qu'il fallait mettre en place, parallèlement à l'Internationale des partis, une structure susceptible de rassembler des organisations qui refuseraient d'adhérer à une Internationale politique, mais qui pourraient adhérer à une internationale syndicale. Dans l'esprit des communistes russes, ces deux Internationales devaient avoir pour fonction de relayer la politique internationale de l'Union soviétique au sein du mouvement ouvrier, et d'y constituer des noyaux prolétariens susceptibles de fonder des partis communistes dans tous les pays.

C'est ainsi que le 2<sup>ème</sup> congrès de l'IC décida en juillet 1920 de noyer les organisations réformistes dans lesquelles étaient organisés des millions de travailleurs, afin d'en prendre le contrôle.

Le soutien des organisations syndicales étrangères était un enjeu vital pour le parti bolchevik car celui-ci, considérant que le cycle révolutionnaire étant clos, le temps n'était plus de créer des ruptures dans le mouvement ouvrier. Les bolcheviks russes abandonnèrent donc l'idée d'une révolution internationale. La grande majorité du prolétariat européen étant restée dans les organisations syndicales réformistes, c'est au sein de ces organisations que les militants révolutionnaires allaient devoir travailler afin de montrer qu'ils sont les mieux armés pour la lutte revendicative. Il s'agit clairement, de couper l'herbe sous le pied des réformistes. Les militants révolutionnaires vont devoir également se résoudre à se livrer à l'action parlementaire - projet qui sera difficile à faire admettre à des militants syndicalistes révolutionnaires et marxistes révolutionnaires hostiles à cette stratégie.

Cette nouvelle stratégie, c'est le «*Front unique*».

## L'INTERNATIONALE SYNDICALE ROUGE

La plupart des organisations dans lesquelles l'influence syndicaliste révolutionnaire et anarchiste était importante envoyèrent des délégués aux premiers congrès de l'IC mais, peu disposées à se soumettre aux partis politiques dans leurs pays respectifs, elles ne l'étaient pas plus dans un cadre international. Certaines organisations syndicales finiront par être «*bolchevisées*», comme la CGT française, d'autres sauront résister, comme la CNT espagnole et l'USI italienne (1).

À la veille du troisième congrès de l'Internationale communiste (juin 1921), les dirigeants bolcheviks décident donc de créer, du 3 au 19 juillet 1921, à côté de l'Internationale des partis, une nouvelle internationale syndicale: l'*Internationale syndicale rouge*, à laquelle ils donneront une autonomie formelle pour ménager les inquiétudes des militants syndicalistes révolutionnaires. Pour accréditer cette illusion, ils mettront à sa direction, côté russe, des militants qui ne sont pas trop «*marqués*» de l'estampille bolchevik, comme Solomon Losovski (2), ou qui passent pour être «*syndicalistes*», comme Mikhaïl Tomsky. Côté international, il y aura des militants syndicalistes connus: Rosmer, Tom Mann, Andreu Nin, parmi les plus connus, et qui serviront de caution syndicaliste.

La nomination de Lozovsky à la tête de l'ISR procède sans doute sans moins d'une volonté de «*compromis*» envers les syndicalistes révolutionnaires que de la quasi-totale absence, chez les bolcheviks, de militants d'envergure ayant un vernis syndical. Précisons que le parti bolchevik dans son ensemble était totalement ignorant des problèmes syndicaux.

Certains militants naïfs purent croire que l'ISR était indépendante du pouvoir soviétique; elle fut en réalité l'outil le plus efficace de la politique internationale de l'Union soviétique, un outil dont personne ne peut raisonnablement douter qu'il fût totalement sous le contrôle des communistes russes: créée à l'initiative du pouvoir soviétique, financée par lui, ayant son siège en Russie et poursuivant à l'évidence les objectifs définis par celui-ci.

Il apparut évident que les organisations syndicales, qu'elles soient réformistes ou révolutionnaires, n'entendaient pas abandonner leur indépendance et se plier à la discipline de fer exigée par l'Internationale communiste. Les dirigeants russes pouvaient à la rigueur exiger cette discipline des petits regroupements de quelques centaines de militants qui avaient scissionné des partis socialistes existants, dont la plupart n'avaient pas d'expérience quotidienne de la lutte des classes. Ils ne purent impressionner des militants d'organisations de masse de centaines de milliers d'adhérents et qui avaient des dizaines d'années d'expérience de luttes acharnées et de prison.

## SCISSION DANS LE COURANT SR

En ce début des années 1920, la question de l'adhésion des syndicalistes révolutionnaires à une internationale restait donc posée:

(1) Sans vouloir conclure la question trop hâtivement, les organisations qui ne furent pas bolchevisées furent celles dont les délégués réussirent à rentrer vivants pour faire leurs comptes rendus (Pestaña, Leval pour l'Espagne, Borghi pour l'Italie); quant à la CGT française, Vergeat et Lepetit, qui avaient maladroitement annoncé leur opinion défavorable, ils disparurent mystérieusement à leur retour.

(2) Losovski a vécu à Paris avant la guerre, il milita dans le mouvement ouvrier juif lié à la CGT. Rentré en Russie, il adhère au parti bolchevik dont il sera presque aussitôt exclu, en décembre 1917 pour ses idées sur l'autonomie syndicale. Il est ré-intégré deux ans plus tard et nommé à la tête de l'Internationale syndicale rouge. Dès lors, il sera d'une parfaite orthodoxie vis-à-vis du pouvoir soviétique, jusqu'à son arrestation en 1948 dans le cadre des purges antisémites et à son exécution...

Fallait-il soutenir le régime parce qu'il avait renversé le capitalisme et qu'il mettait en place, malgré les difficultés, les bases d'un système communiste?

Fallait-il refuser de le soutenir parce que le régime avait mis en œuvre un formidable appareil de répression dont la classe ouvrière était la première victime?

Une profonde fracture divisa en ce début des années vingt le mouvement syndicaliste révolutionnaire, entre ceux qui soutenaient le régime communiste en Russie et ceux qui s'y opposaient.

Si on devait personnaliser cette coupure, on pourrait dire que Pierre Monatte représentait le premier courant. C'était une personnalité marquante de la CGT française, qui avait refusé de rallier l'Union sacrée - mais qui rejoignit son régiment lorsqu'il fut tout de même appelé sous les drapeaux, au contraire de Gaston Levai qui déserta. Son prestige dans la classe ouvrière française fut un atout essentiel pour la propagande communiste. Il soutint le principe de l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge, malgré les consignes extrêmement claires du pouvoir soviétique sur la subordination des organisations syndicales aux partis communistes. Attitude extrêmement surprenante de la part d'un fervent partisan de l'«*indépendance*» syndicale.

Au moment des événements dont nous parlons, Monatte, qui avait pourtant participé au congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907, ne peut plus être considéré comme anarchiste. Au déclenchement de la guerre, lui et l'équipe de militants qui gravitaient autour de la fameuse revue *La Vie ouvrière*, représentaient l'aile qu'on pourrait qualifier de «*moderniste*» du courant syndicaliste révolutionnaire, qui a abandonné toute la thématique libertaire du syndicalisme révolutionnaire originel. C'est Monatte qui est responsable du refus de la CGT de participer au congrès syndicaliste révolutionnaire international de 1913, provoquant ainsi son échec et la démoralisation du courant révolutionnaire, puisque la CGT constituait la référence incontournable du mouvement.

Monatte adhéra au *Parti communiste français*, dont il fut d'ailleurs rapidement exclu, une fois qu'il fut devenu inutile, étonné que les communistes ne respectaient pas l'indépendance syndicale.

Pierre Besnard au contraire, restait anarchiste; il représentait le courant qui, au sein du mouvement syndicaliste révolutionnaire, s'opposait au soutien aux communistes russes; il s'opposa à la mainmise des communistes sur le mouvement syndical et à l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge. Il remettait en question le principe de neutralité syndicale proclamé par la charte d'Amiens, affirmant que les syndicalistes révolutionnaires ne devaient plus être neutres par rapport aux partis, mais opposés à eux.

La tragédie du syndicalisme révolutionnaire fut précisément qu'en Europe, beaucoup de militants de ce courant soutinrent le pouvoir bolchevik et demeurèrent sourds et aveugles face aux avertissements qui leur parvenaient, surtout par l'intermédiaire des anarchistes, sur la nature du régime. Si l'éloignement et l'absence d'information ont pu créer pendant un court moment une certaine confusion, beaucoup de militants, comme Pierre Monatte en France, ne pouvaient pas ignorer ce qui se passait en Russie. Il se produisit donc, au sein même du mouvement syndicaliste révolutionnaire, une coupure entre ceux qui décidèrent de soutenir les communistes russes alors même que ces derniers s'engageaient dans la voie du communisme concentrationnaire (3), et ceux qui décidèrent de rompre avec eux pour mettre en place une alternative aux institutions internationales que l'État soviétique contrôlait. Cette division au sein du mouvement syndicaliste révolutionnaire international, qui conservait encore, après la guerre, une influence importante, fut tragique car elle contribua de manière décisive à l'affaiblir alors même que ses positions restaient extrêmement fortes.

## L'ANARCHO-SYNDICALISME

Le terme «*anarcho-syndicaliste*» se retrouve dans la presse française de la fin du XIX<sup>ème</sup> et du début du XX<sup>ème</sup> siècle, mais il est utilisé indifféremment avec les termes «*anarchiste syndicaliste*» et «*syndicalo-anarchiste*». Mais il est toujours employé pour désigner des personnes, jamais un mouvement. On lit parfois que le terme «*anarcho-syndicaliste*» serait d'origine russe, qu'il était utilisé avant la révolution de 1917 et qu'il aurait été inventé par un militant russe, Novomirski. Mais Novomirski était très influencé par la CGT française et il aurait pu «*reconditionner*» le mot dans le contexte russe. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance.

Le terme «*anarcho-syndicalisme*» a mis longtemps à s'imposer dans la littérature anarchiste et syndi-

(3) Rappelons que la Tchéka fut créée en décembre 1917.

caliste révolutionnaire en France pour désigner un mouvement. En effet, il était utilisé par les socialistes et les communistes, de manière péjorative, comme une insulte, pour désigner les militants syndicalistes révolutionnaires de la CGT ou de la CGT-U (une scission de cette dernière), qui s'opposaient à l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge. «*Anarcho-syndicaliste*» était utilisé pour discréditer les «*minoritaires*» opposés à la ligne de l'ISR.

Il fallut attendre plus de dix ans après la Révolution russe pour que le terme soit employé de manière positive: les documents fondateurs de l'AIT de Berlin (décembre 1922-janvier 1923) ne parlent pas d'anarcho-syndicalisme mais de syndicalisme révolutionnaire: c'est que les fondateurs de la nouvelle Internationale se considéraient comme les vrais syndicalistes révolutionnaires.

La question de fond était la suivante: peut-on adhérer à une Internationale soutenue, financée et en fin de compte liée à un régime qui réprime férocelement toute opposition au sein de la classe ouvrière, qui muselle toute opinion, qui interdit aux ouvriers de s'associer librement? Et plus encore: y a-t-il un sens pour les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes à soutenir un régime qui réprime sévèrement les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes à l'intérieur avec la direction de l'ISR. Malheureusement, aucun compromis ne fut possible. Dans la mesure où il n'était pas concevable que le mouvement reste isolé et orphelin d'organisation internationale, les militants engagèrent un processus qui aboutit au bout de deux ans à la fondation, à Berlin, d'une nouvelle Internationale, l'AIT «*seconde manière*».

On peut dire que cette date marqua la fin d'un cycle, la rupture définitive à la fois du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarchisme avec ceux qui avaient confisqué la Révolution russe.

**René BERTHIER,**  
*Groupe Gaston Leval.*

---